

PORTRAITS DE QUARTIERS

par Martine Monteau

Pendant dix jours à son local, un rez-de-chaussée de la cité Allende, pendant un mois à l'École municipale des arts plastiques G. Courbet, l'Atelier-a nous convie à une aventure dyonisienne très actuelle.

Inauguré le 24 mai 2003, ce lieu a été conçu, agencé, aménagé par le collectif artistique Cortex, né en 1998, pour réaliser des projets en Île-de-France. Cet espace fait pour les habitants, s'ouvre aux participants, au public. À la croisée des expériences, là pour favoriser les rencontres, déclencher les initiatives, Eden et Justine ne sont pas des animateurs, leur bureau et leur site recueillent idées et échanges. Ils ne proposent rien que ce lieu de vie créatif, creuset favorable régi par un esprit de partage. Qu'une aide à la mise en œuvre des projets collectifs : écouter, accueillir, structurer, monter et rechercher ensemble un financement, créer une dynamique, mettre en place le dispositif : attendre, planifier une action, organiser, offrir un cadre. Et chacune des réalisations, rebondissant, initie d'autres projets librement venus. Des liens, un réseau se tissent... Le pain lève, se partage.

La présence de ce bel espace commun, vide, riche de potentialité, outil permanent, disponible, draine les idées, les synergies. Dans le hall d'accueil et la salle polyvalente au service de tous règne la mixité des âges et des cultures. Depuis mai s'y multiplient les activités hebdomadaires ou occasionnelles : l'atelier (de dessin, maquette, photographie pour enfants, graffiti, cuisine du monde, carrosserie, philosophie) se fait salle d'exposition, de repas conviviaux, de jeux (dames, échecs, playstation), de projections, de conférences, d'un dépôt de livres, antenne pour tournois sportifs (pétanque, foot-ball)... Le site internet prolonge l'information et la formation. Certaines actions se font avec un partenariat scolaire, associatif, universitaire... Être humble permet au collectif de rester neutre, de disparaître afin de laisser le lieu et son dispositif à ses usagers.

À la faveur de cette initiative, s'est faite la rencontre avec Thomas Ivernel.

Portraitiste, l'artiste poursuit une démarche commencée en 1999, quand, à la lecture de *Libération* relatant l'assassinat d'un jeune boxeur poignardé par des dealers, le peintre Jacques Bibonne appelle Thomas Ivernel : l'article parle du désir de ses amis de la cité Les Cosmonautes et de son club de faire réaliser le portrait du disparu. Thomas Ivernel se présente. En collaboration avec Alexandra Noat, il figure Karim Fadiga sur fond noir, entouré des couleurs du Mali, exposé depuis dans la salle de boxe.

En mai 2003, après un séjour du peintre au Mali, Jean-René Hissard, directeur de l'école des arts plastiques, lui apporte un nouveau projet : faire huit portraits d'habitants de la cité Allende. À l'ouverture des Atelier-a, Ivernel rencontre le collectif, le projet est lancé. Le travail démarre mi-juin jusqu'au 30 juillet. Affichage, messages internet, convocation des volontaires, prise de rendez-vous et entretien avec l'artiste, sélection exigée par l'afflux et la disponibilité des personnes, scéance. Le propos s'élargit...

L'artiste garde sa peinture, l'expose, mais réalise pour chacun des modèles, à partir de son portrait, une gravure originale rehaussée à l'aquarelle. Un portrait naît sur place, en une seule pose d'environ deux heures, sans retouche. Le modèle est grave, sérieux. Il questionne, intrigué, intimidé, inquiet, las, effronté ou timide : tout cela à la fois. Le traitement intègre la perplexité, saisit la lueur, la profondeur ou l'aplomb d'un regard ; la "maladresse" d'une touche, la déviation d'une bouche traduisent un bougé, une crispation... Chacun garde son quant-à-soi. Le peintre maintient la *bonne* distance. L'égard qu'il faut.

Dans la série de visages attachants, ce n'est pas le réalisme qui est cherché mais l'authenticité de ces êtres qui s'abandonnent, se livrent et se préservent... Tous pareils : sur toile carrée de 40x40 cm, sur fond de couleur uni, de face, à la même distance. Tous différents, individués par le traitement, la lumière, l'état intérieur du peintre et du modèle. En seize toiles dont un double portrait, Farida, Aïssa et Mouss, Marie, Yannis, Fethi, Jean-Luc, Maya, Faté, Michel, Sékou, Kadia, Fanny, Bakary, Mme Maillet, Yassine, Jasmine incarnent ce moment d'un été 2003, cité Allende, qu'a fixé le peintre.

Entre temps, l'artiste saisit sur le vif quelques scènes de vie du quartier, en grand format, qu'il nomme "série Allende". La toile saturée, absorbante, donne à ces huiles un fond mat, comme une patine qui atténue la contemporanéité en l'inscrivant dans une tradition picturale. L'espace familial devient paysage. Référents plastiques, propos d'artiste régissent l'empathie. Nul œil intrusif chez "les autres", pas de surenchère à la violence, à la supposée laideur-banlieue. Ces figures ni humbles, ni trognes blessées, ni frustrées ou frustrés, ni dures, ni idéalisées, témoignent d'un respect du prochain, d'une attention au vis à vis. L'œil sensible brosse le geste, suit le regard avec tact. La vie de la banlieue comme elle va, aux cours et couleurs du jour. Colori gai de l'été, purs morceaux de peinture. Dans la cité réenvisagée par le propos de l'art, c'est ce platane qui commande au centre la partition plastique de ce "panorama" urbain.

Ce sont dans *Deux femmes ou la robe africaine* ces cariatides de dos, en avant-plan, encadrant la vue sur immeubles. Détails subtils, architecture, plans. Griffures, accrocs de la toile, répondent aux tags. Beau jeu mosaïqué des boubous. Dialogue d'une paire de mains magnifique.

Les deux copains, jeunes alertes. Autour d'eux, bâtiments, rues, arbres composent leur cadre de vie familial, ni banalisé, ni inquiétant. Les tags ne font pas violence dans la peinture. Les ombres bleutées louent la saison. La force, l'allant en grandes enjambées de ces corps aimantent l'extérieur aux tons festifs... En marche.

Après, la pause : le peintre posant parmi les modèles et un portrait. Le petit groupe s'accorde un moment de détente ludique (l'artiste s'inscrit parmi eux alors même qu'il est au travail)...

Sur le seuil métaphorise la cage et l'escalier, le dedans et le dehors... Un groupe d'habitants sur le pas de leur immeuble fait cohésion face au dehors, à l'intrus... Sur la gauche, en bas, un clin d'œil quand même à un jeune gars qui pose une grille entre lui et le peintre, lui et le monde... L'artiste jette un regard, une peinture, passe.

L'œil "neutre", objectif, cadre des scènes de vie quotidienne sans misérabilisme, sans noirceur. Compositions solides, éléments de peinture pure : plans, détails, démarche, reflets chatoyants sur le verre, ombres colorées, griffures, cernes et beaux dégradés autour d'un œil... Les effets de matière servent le propos plastique, de lumière.

Ivemel peint essentiellement des sujets, des personnes – saisies-insaisies. Le travail sans fin, rebondit Les enfants, les badauds tournent autour du peintre et du modèle, vont, viennent, chahutent, commentent. Chacun s'y reconnaît, s'y révèle. Occasion d'étonnement, de réflexion, d'autoréflexion : — « C'est bien moi mais dans cinq ans », « Ce n'est pas tout à fait exact mais c'est plus vrai ! » Se rencontrer avec la peinture suscite la question du portrait, de la saisie de soi, de la ressemblance, du trait pictural et portrait photographique. La médiation du peintre rend quelque chose d'impalpable à l'œil nu, au cliché.

Cette rencontre, ces moments vécus ensemble tout un été, qui font événement pour beaucoup, ont amené un travail didactique. En plus des dix-sept eaux-fortes, individuées, Ivemel montre par l'estampe les étapes "de l'abstrait au portrait" : de l'esquisse plus ou moins réaliste, stylisée au portrait fini. Un carré de seize où sont gravés les visages. Par la photographie, il explique les temps et gestes de ce travail de gravure, garde trace.

Cette conjonction heureuse, créatrice, aboutit aux cimaises. Le bel accrochage dans cet espace clair, égayé d'enfants est suivi d'une exposition à l'école d'arts plastiques G. Courbet, en présence de tous les modèles, qui recevront leur gravure, tirée par l'atelier Lacourrière et Frelaut. Le visiteur est étonné par l'ampleur du travail accompli de mai à novembre !

Ivemel réinvente le rôle du peintre dans la cité : un parmi les autres, témoin, regard. Simplement, esquivant de longs commentaires, pressé d'atteindre à d'autres projets – ceux-là lancés, aboutis comme en passant par ce rare passant Thomas Ivemel, attachant de simplicité. En l'Œuvre au clair, la banlieue sort rédimée par l'œil bienveillant du peintre. Son regard généreux sur le monde : « Je suis peintre. J'aime les gens. »

Exposition

Du 7 au 17 novembre – Atelier-a – 39 rue de Chantilly, 93200 Saint-Denis

01 48 22 76 45 – www.atelier-a.org

Du 21 novembre au 21 décembre – École des Arts plastiques Gustave Courbet – 51 rue Auguste Poulain, 93200 Saint-Denis.

01 48 27 82 32 – ecoleartsplastiques@ville-saint-denis.fr

Martine Monteau

Paris, le 16 novembre 2003

Martine Monteau – 19 rue Patrice de La Tour du Pin 75020 Paris – bureau: 01 53 79 51 29 – domicile: 01 43 73 91 03 – martine.simon@voila.fr